

Tangence



Littérature et identité (nationale) dans les cultures francophones contemporaines : un parallèle surprenant dans la création littéraire algérienne et québécoise

Peter Klaus

Numéro 59, janvier 1999

Écrivains d'ailleurs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025993ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025993ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Tangence

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1710-0305 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Klaus, P. (1999). Littérature et identité (nationale) dans les cultures francophones contemporaines : un parallèle surprenant dans la création littéraire algérienne et québécoise. *Tangence*, (59), 77–86.
<https://doi.org/10.7202/025993ar>

Tous droits réservés © Tangence, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Littérature et identité (nationale) dans les cultures francophones contemporaines : un parallèle surprenant dans la création littéraire algérienne et québécoise

Peter Klaus

Il peut paraître surprenant et même quelque peu osé de vouloir comparer deux littératures aussi différentes que celles de l'Algérie et du Québec. Pourtant, on tentera ici cette expérience périlleuse que de comparer l'incomparable, et on verra éventuellement que les points communs ne sont pas si rares que cela. Une première approche du sujet nous est donnée dans un livre bien particulier. Il s'agit de *Lettres parisiennes. Autopsie de l'exil*¹. Les auteurs sont Leïla Sebbar, née en Algérie de mère française et de père algérien, et Nancy Huston, une Canadienne anglaise, qui a opté pour le français et qui vit depuis longtemps à Paris. Dans une lettre qu'elle adresse à Leïla Sebbar, Nancy Huston abonde déjà dans le sens de notre sujet lorsqu'elle dit : «[...] Le problème, c'est que le Canada, un peu comme l'Algérie — mais très peu, trop peu peut-être, est une colonie [...]» (p. 85) Ce à quoi Leïla Sebbar répond en évoquant «l'ambivalence grinçante du rapport entre l'Algérie et la France [...]» (p. 115). Je compléterai cette première approche par des prises de position que j'emprunte à deux écrivains, un Algérien et un Québécois qui s'expriment au sujet de leur identité et de leur(s) langue(s). C'est ainsi que Jean Amrouche, écrivain algérien de langue française, se voit et se définit en ces termes :

Ma situation est ambiguë. Je suis, en effet, citoyen français. Je suis catholique. [...] La langue française est ma langue maternelle. Ma culture est française. [...] Je suis profondément français, c'est mon droit et c'est mon devoir de prendre position sur les problèmes politiques français. Mais je suis en même temps et *indivisément* algérien. Je suis né en Kabylie, de père et de mère kabyles. Le kabyle est, concurremment avec le français, ma langue maternelle, et, par la conquête de sa liberté et de

1 Leïla Sebbar et Nancy Huston, *Lettres parisiennes, Autopsie de l'exil*, Paris, Éditions Bernard Barrault, 1986.

son indépendance, ma solidarité avec le peuple algérien est une solidarité entière [...] ²

L'exemple de Jean Amrouche nous montre d'emblée la complexité de la question identitaire, selon que l'on se définit par la nationalité, la religion ou la langue, les langues ou par chacun de ces éléments.

Fernand Ouellette, poète québécois, se positionne comme suit, par rapport à la langue :

Dès que j'ai commencé à écrire, je me suis rendu compte que j'étais un barbare, c'est-à-dire, selon l'acception étymologique, un étranger. Ma langue maternelle n'était pas le français, mais le franglais. Il me fallait apprendre le français presque comme une langue étrangère. Mes réflexes verbaux s'étaient nourris longtemps du franglais. Et mon comportement linguistique était, en bonne partie, déterminé par ces réflexes. [...] ³

Le déchirement culturel et linguistique de Jean Amrouche paraît évident. Il est Algérien, appartenant en même temps à un groupe ethnique bien particulier, les Kabyles, qui ont leur langue, le berbère, leur littérature et leur culture. En même temps, Jean Amrouche est un des plus importants représentants de la littérature algérienne de langue française. Lorsqu'il se réfère à cette problématique, il dit entre autres : «La France est l'esprit de mon âme, l'Algérie est l'âme de mon esprit [...]» ⁴ Toute la problématique identitaire de l'écrivain algérien de langue française se résume dans la biographie et dans l'œuvre de Jean Amrouche.

Le poète Fernand Ouellette, problématise dans la citation présentée ci-haut sa position critique vis-à-vis de la langue, le rapport entre les langues anglaise et française, langues officielles du Canada. Mais sa langue à lui n'est ni l'anglais ni le français, mais un mélange des deux. Cette surconscience linguistique renvoie à cet éternel malaise des Québécois et à leur complexe d'infériorité. Car à travers l'histoire ils se sentent doublement colonisés, politiquement par l'Angleterre et culturellement par la France ainsi que la supériorité du «français de France». Le sentiment évoqué par

2 Dominique Combe, *Poétiques francophones*, Paris, Hachette, 1995, p. 42. Les propos de Jean Amrouche sont rapportés dans *Jean Amrouche l'Éternel Jugurtha. Rencontres méditerranéennes de Provence*, 17-19 octobre 1985, Marseille, Éditions du Quai, 1987, p. 62.

3 *Ibid.*, p. 48.

4 *Ibid.*, p. 76.

Ouellette renvoie également à la dualité américanité-francité de toute identité québécoise. L'évolution de la société québécoise des vingt dernières années nous montre qu'il n'existe plus d'identité simple des « pure laine » et des « de souche », mais qu'il y a plutôt une évolution vers des appartenances multiples et la revendication du droit aux différences des origines. Métissage et hybridité deviennent des termes courants et des mots-clés dans les débats, encore un point commun avec les écrivains algériens de langue française. La sensibilité vis-à-vis de la langue, voire des langues, serait ainsi une première approche entre ces deux civilisations et ces deux littératures de langue française. Mais il y en a d'autres.

Une histoire coloniale

Une comparaison historique entre les deux pays nous révèle ce qui suit. Les deux pays partagent un passé colonial : le Canada français est officiellement colonie royale de 1663 jusqu'au Traité de Paris de 1763, date à laquelle la Nouvelle-France devient colonie britannique.

L'Algérie est sous domination turque lorsque la France conquiert le pays en 1830. L'Algérie sera colonie française de 1830 à 1962 ; seule et unique colonie de peuplement, elle sera considérée et traitée jusqu'en 1961 comme partie intégrante du territoire français⁵. Mais contrairement à l'Algérie, la colonisation française du Canada aura été un échec, au moins démographiquement : à la fin du régime français, la Nouvelle-France compte environ 65 000 habitants, en grande majorité des analphabètes (encore un parallèle avec l'Algérie libérée), comparé à un million d'habitants de la Nouvelle-Angleterre. La présence et la survie des Francophones, de leur langue et de leur culture face à la prédominance et face au poids économique et politique de l'anglais ont été menacées dès le début. La permanence du fait français en Amérique du Nord en dépit de toutes ces tares historiques ressemble à un petit miracle.

L'Algérie, de son côté, ne s'est pas rendue à l'envahisseur sans livrer bataille. L'Algérie a connu ses révoltes et soulèvements sous Abd-el-Kader au XIX^e siècle, au même titre que le Canada

5 F. Peter Kirsch, « Du bon usage des fausses clefs. La littérature maghrébine de langue française vue à partir de l'œuvre d'Albert Camus », *Französisch heute*, 1, 1986, Le Congrès de Bayreuth (II). *Le Québec, le Maghreb, les Antilles, l'Océan indien*, p. 85.

français. La « Révolte des Patriotes » de 1837-1838, au Canada, se situe à peu près à la même époque que les différentes batailles livrées à l'envahisseur français, en Algérie. Dans les deux cas on visait un pouvoir colonial : avec la Révolte des Patriotes, les Francophones du Canada ont entamé la longue marche vers une éventuelle indépendance politique.

Mais avant l'indépendance il y a la libération du joug colonial, la décolonisation. Là aussi on peut dire que l'Algérie et le Canada français ont fait route commune, ou presque, sans employer les mêmes moyens et sans arriver au même but.

Libération et émancipation : le cas de l'Algérie

L'Algérie, nous le savons, se libère du pouvoir colonial dans une longue guerre qui dure huit ans, de 1954 à 1962. La guerre se fait césure et prise de conscience à la fois. La littérature algérienne de langue française, qui naît autour de 1945 et qui prend son véritable essor dans les années 1950-1960, est ce qu'il y a de plus paradoxal dans les littératures de langue française hors de France. Le paradoxe provient, bien sûr, du « statut problématique du français, langue du colonisateur, langue de l'aliénation et de la révolte, langue dans laquelle on proclame [...] l'indéfectible amour de la langue maternelle [...] »⁶. L'indépendance de l'Algérie ne sonne pas le glas de la littérature algérienne de langue française, bien au contraire. Mais les élites produisent une littérature coupée des modes d'expression de l'écrasante majorité de la population⁷. Cette constatation nous ramène aux paroles de Jean Amrouche, citées plus haut. Car nous comprenons peut-être mieux la situation de l'écrivain algérien de langue française lorsque nous analysons son rapport avec sa langue, ou plutôt ses langues. L'écrivain algérien de langue française (ceci est valable également pour le Maghreb tout entier) a été dépossédé de l'arabe. L'arabe classique est pour lui une langue étrangère. Sa langue maternelle, c'est le dialecte arabe ou le berbère ; c'est là que réside tout le drame du bilinguisme colonial⁸. Car le dialecte, c'est la langue moins le

6 J.-L. Joubert, J. Lecarme, E. Tabone, B. Vercier, *Les littératures francophones depuis 1945*, Paris, Bordas, 1986, p. 173.

7 Charles Bonn, *Le roman algérien de langue française*, Paris, L'Harmattan, 1985, p. 54.

8 Dominique Combe, *op. cit.*, p. 53.

pouvoir et moins le prestige. La dévalorisation de la langue du pays, c'est ce que partage l'écrivain algérien avec son homologue québécois. Le conflit linguistique naît justement du fait que la langue maternelle est humiliée, écrasée. La langue du colonisateur est en même temps la voie royale de la promotion sociale, ce qui était également le cas de l'anglais au Québec encore dans les années 1960 et au-delà. Le colonisé se voit donc obligé de se servir de la langue du colonisateur; ce faisant il se prive, dans le cas de l'écrivain algérien, de son public naturel, celui de ses compatriotes qui ne sont pas passés par l'école française. Cette situation fait dire à Assia Djébar que «le français m'est langue marâtre» (*L'amour, la fantasia*, 1985, p. 204) et à Mouloud Mammeri «c'est en berbère que j'eusse aimé lui dire cela et d'autres choses encore» (*L'opium et le bâton*, 1965). Dans le cas de l'Algérie d'avant la libération, la situation coloniale produit des réactions absurdes, humiliantes. Dans *Les chemins de l'indépendance* (1980), Belkacem Ould Moussa nous décrit une telle situation. On y voit l'instituteur français poser la question de la patrie à ses élèves algériens. Confronté à leur mutisme, il leur martèle dans la tête la phrase-leitmotiv : «L'Algérie, c'est la France...»⁹ Mohammed Dib, dans *La grande maison* (1952), nous confronte à une situation semblable où l'instituteur, cette fois-ci un musulman du nom de Hassan, parle également de la patrie à ses élèves, la définit théoriquement en long et en large, pour finalement leur dire : «Ça n'est pas vrai, fit-il, si on vous dit que la France est votre patrie.»¹⁰ Mouloud Mammeri exprime dans son roman «Le Sommeil du juste» (1955) la grande désillusion du héros lorsque celui-ci découvre à la fin de la guerre qu'il n'est et ne peut être autre chose qu'un colonisé¹¹.

La décolonisation a eu ses théoriciens en Algérie et en Tunisie. L'Antillais Frantz Fanon et le Tunisien Albert Memmi sont devenus les porte-parole de l'idéologie de la libération et de l'émancipation. Leur influence a dépassé leur rayonnement maghrébin et a eu des répercussions dans de nombreux pays

9 Cité dans Walter Fekl et Hans-Martin Möller (dir.), *Littérature et guerre d'Algérie*, Berlin, Cornelsen Verlag, 1992, p. 10.

10 Charles Bonn, *Anthologie de la littérature algérienne, 1950-1987*, introduction, choix, notices et commentaires de Charles Bonn. Paris, Le livre de poche, 1990, p. 26.

11 Denise Brahim, «Littérature et conscience nationale. Avant l'indépendance», *Notre librairie, Revue du livre. Afrique Noire, Maghreb, Caraïbes, Océan Indien*, n° 85, octobre-décembre 1986, p. 26.

sympathisants avec les mouvements de libération. *Peau noire, masques blancs* de Frantz Fanon (1952) et *Portrait du colonisé* d'Albert Memmi sont devenus des lectures programmatiques d'une certaine gauche européenne favorable à la décolonisation. Et le fait qu'Albert Memmi ait dédié la deuxième édition du *Portrait du colonisé* de 1966 au peuple du Québec n'est peut-être pas sans rapport avec notre sujet. Pourquoi?

Décolonisation du Québec

Le Québec, autrefois appelé «Canada français», a secoué le joug de la colonisation au début des années 1960, à la même époque que de nombreuses colonies anglaises, françaises, etc. de par le monde. Mais le Québec s'est libéré d'une autre façon. S'étant considéré comme doublement colonisé, il s'est comparé avec les autres colonisés. Les années de la Révolution tranquille, années de l'entrée du Québec dans la modernité, lui ont révélé son véritable caractère de colonisé. Colonisé dans la tête par l'Église catholique, colonisé économiquement par l'Anglais et l'Américain, oscillant entre de multiples dépendances (Ottawa-Rome-Paris), le Québécois s'est senti tout à coup des affinités avec les autres colonisés du monde. Vu qu'il n'était pas vraiment maître chez lui, que sa langue ne le faisait pas vivre en français, il s'est considéré comme «Nègre blanc d'Amérique» (d'après le titre du livre de Pierre Vallières, Montréal 1968). Le poète Paul Chamberland s'exclame : «Je suis la négraille dans la galère d'Amérique...»¹², vers auquel Jacques Brault répond : «Nous les seuls nègres aux belles certitudes blanches...»¹³. C'est à la même époque que la poétesse Michèle Lalonde publie son poème-manifeste «Speak white»¹⁴ qui dénonce cet état de dépendance du Québécois qu'elle associe à un «peuple-concierge» dont la langue est une *parlure pas très propre*, mais qui sait apprécier les valeurs de la culture de l'Autre, de celui qui a le pouvoir. Michèle Lalonde termine son poème par une dénonciation des colonialismes en évoquant en même temps les mouvements de libération en Algérie et en Angola dont le Québécois se sent solidaire.

12 Paul Chamberland, *L'afficheur hurle*, Montréal, Parti pris, 1964, p. 28.

13 Cité d'après Maximilien Laroche, «La littérature québécoise face à la littérature latino-américaine», *Études Littéraires*, vol. XVI, n° 2, août 1983, p. 188.

14 Michèle Lalonde, *Speak white*, Montréal, l'Hexagone, (1968) 1974.

Cette phase de la décolonisation des têtes va de pair avec une récupération du territoire québécois et nord-américain, du moins en littérature. L'écrivain s'engage politiquement, il thématise l'actualité sociale, économique et politique dans ses poèmes et chansons, pièces de théâtre et romans. Souvent le créateur est en même temps acteur sur la scène politique. L'élite s'implique dans le processus de la transformation du pays. L'écriture, voire la littérature devient une sorte de déclaration d'indépendance. La littérature québécoise, celle qui mérite ce nom, naît dans les années 1960. La nouvelle autonomie du Québec passe par les arts. Cette implication des élites dans les affaires du pays est un parallèle important que le Québec des années de la Révolution tranquille partage avec de nombreux pays du Tiers monde, entre autres l'Angola et l'Algérie.

À part cette implication dans l'actualité, la littérature québécoise des années 1960 et 1970 récupère également l'histoire des Canadiens français et valorise ainsi les hauts faits du passé et de la présence française en Amérique du Nord. Le processus de l'identité passe par l'appropriation de l'histoire et de l'espace, sujet que partage le Québec avec la littérature algérienne de langue française.

Dès 1962, au lendemain de la libération de l'Algérie, commence un vif débat pour la définition d'une culture nationale, en même temps qu'on constate que le français, la langue de l'Autre, n'a jamais été plus dispensée que depuis l'indépendance. Les intellectuels algériens sont profondément marqués par l'élite française, mais ils se sentent réduits à l'état de « bâtards historiques »¹⁵. Ils problématisent, tel Kateb Yacine dans *Le polygone étoilé* (1966), aussi bien les horreurs de la guerre que les fonctions des différentes langues, leur importance et leur valeur culturelle. Dans ce roman, le père, un grand lettré arabe, envoie le fils à l'école française, afin de lui donner toutes les chances dans la vie. Le français a également une autre fonction, celle de mettre fin à la complicité incestueuse avec sa mère qui ignore tout de la langue française. La fascination érotique met ainsi un terme à l'amour incestueux pour la Mère, c'est-à-dire la langue maternelle, ici le dialecte algérien¹⁶.

15 F. Peter Kirsch, *op. cit.*, p. 89.

16 Voir Charles Bonn, *Le roman algérien de langue française*, Paris, L'Harmattan, 1985, p. 88.

Le thème principal du roman algérien de langue française sera l'histoire. Le roman est l'un des genres littéraires les plus tributaires de l'actualité culturelle et politique. (L'engagement politique de l'écrivain algérien de langue française nous est révélé plus tard, dans les années 1970, lorsqu'il s'en prend assez violemment au régime sclérosé du FLN qui, lui, sévit par la censure.) Les exemples en sont nombreux. Le grand texte fondateur de la littérature algérienne de langue française, le roman *Nedjma* (1956) de Kateb Yacine, replonge son lecteur et les protagonistes dans un passé lointain et découvre ainsi l'idée de nation algérienne, et cela grâce au pouvoir générateur du mythe et la répétition de l'échec¹⁷. Les romans *L'amour, la fantasia* (1985) d'Assia Djébar et *La prise de Gibraltar* (1987) de Rachid Boudjedra, quant à eux, nous présentent un réseau de références entre l'histoire lointaine, le passé proche et l'actualité vécue, entre la prise de Gibraltar en 711 par les Arabes et les massacres par l'armée française lors d'une manifestation de femmes en 1955 à Constantine, entre la prise d'Alger en 1830 par les Français et le passé proche vécu par la protagoniste, l'évocation du père, instituteur français, des femmes cloîtrées-vives.

Assia Djébar est la preuve même de l'idée de Frantz Fanon selon lequel la révolution algérienne entraînerait nécessairement une prise de parole par les femmes¹⁸, un trait supplémentaire que le Québec partage avec l'Algérie. Assia Djébar incarne aussi le double scandale, celui de la femme écrivain et celui de la femme qui découvre son corps. Son roman *Les enfants du nouveau monde* (1962) marque le début de son engagement nationaliste. La littérature et la vie publique québécoises depuis les années 1960-1970 sont également et profondément marquées par la présence et l'action des femmes.

Politique linguistique

Le Québec et l'Algérie partagent un autre trait important qu'ils ont en commun avec la France : ce sont les seuls pays qui légifèrent sur la politique linguistique. La France s'implique politiquement depuis le xvi^e siècle dans les affaires linguistiques du

17 Voir Charles Bonn, *op. cit.*, p. 50.

18 Voir Charles Bonn, *Anthologie de la littérature algérienne, 1950-1987*, *op. cit.*, p. 40.

pays ; le Québec s'efforce depuis la fin des années 1960 par différentes lois linguistiques de garantir la survie du fait français, et de s'assurer par là même une autonomie culturelle et économique certaine. Les lois linguistiques, en particulier la célèbre Loi 101 ou *Charte de la langue française*, de 1977, ont quasiment pris la fonction d'une déclaration d'indépendance. La Loi 101 doit garantir dorénavant le caractère français inaliénable du Québec.

L'Algérie a également connu ses prises de position politique par rapport à la langue. Sous le régime colonial, le français a été la langue officielle, la langue de l'enseignement, donc de promotion sociale. Après la guerre d'indépendance, cette politique se solde par un taux de 80 pour cent d'analphabètes. En 1971, le gouvernement algérien décrète l'arabe comme seule langue officielle du pays, une décision compréhensible à première vue, mais déplorable quant à ses effets. La société algérienne, du moins les élites scolarisées, continuent à être francisées ; la littérature algérienne de langue française fleurit. C'est surtout après 1966 qu'on voit se multiplier les titres et les tirages en français. Certains écrivains, comme par exemple Rachid Boudjedra, ont certes commencé dernièrement à écrire en arabe et à surveiller la traduction française de leurs œuvres, mais ils restent une minorité. *Le démantèlement* (1981) est le premier roman de Boudjedra en arabe littéraire. Il s'engage pour une certaine «laïcité» de la langue arabe. D'autres, tel Malek Haddad, incarnent le conflit intrinsèque de la littérature algérienne de langue française qui est refusée par son public naturel, parce que se servant d'une langue qui est celle de l'Autre, et valorisée, grâce justement au regard de l'Autre. Malek Haddad, dans *Le quai aux fleurs ne répond plus* (1961) devient le chantre de son «exil» dans la langue française, de sa nostalgie d'une langue maternelle dont «[nous] avons été sevrés et dont [nous] sommes les orphelins inconsolables [...]»¹⁹. Malek Haddad craint d'avoir trahi sa pensée et son affectivité en utilisant le français, constat que soulignerait Charles Bonn qui définit la littérature algérienne de langue française comme une littérature d'errance, de déracinement, d'aliénation²⁰. L'avenir nous montrera si le public arabophone accepte ce revirement de la littérature ou si les contraintes du marché n'obligent pas les auteurs

19 Cité par Charles Bonn, *Le roman algérien de langue française*, op. cit., p. 12.

20 Charles Bonn, *La littérature algérienne de langue française et ses lectures imaginaires et discours d'idées*, Sherbrooke, Éditions Naaman, 1974, p. 28.

à cibler encore davantage l'audience française. La consécration officielle de l'écrivain québécois aussi bien qu'algérien passe encore et toujours par Paris.

Conclusion

Par la langue et par le genre littéraire dont il relève, le roman algérien de langue française fait partie d'un espace culturel raccordé de toute façon à une culture européenne en même temps qu'à une culture maghrébine²¹, ce qui serait comparable d'une certaine façon, du moins théoriquement, à la dualité américanité-francité de la littérature québécoise.

L'écrivain, quant à lui, se définit peut-être comme Jean-Claude Charles, Haïtien exilé vivant à Paris, qui dit : «J'écris, c'est ma nationalité!»²²

21 Charles Bonn, *Littérature algérienne et conscience nationale*, op. cit., p. 36.

22 Cité d'après Jean Jonassaint, *Le pouvoir des mots — les maux du pouvoir. Des romanciers haïtiens de l'exil*, Paris-Montréal, Éditions de l'Arcantère, Presses de l'Université de Montréal, 1986, p. 169.